

action poétique

guerre d'algérie

guillevic
lanza del vasto
pierre seghers
jacques madaule
georges mounin
henri deluy
anna greki
andré libérati
charles dobzynski
j.-j. levêque
serge bec
oliven sten
gabriel cousin
andrée barret
jo guglielmi
j.-j. viton
jean todrani
luc boltansky
alain lance
jean pérol
antoine vitez
franck venaille
youri
alain tortra
rené blanchard
jean perret
yves broussard
guy bellay
g.-l. godeau
pierre della faille
gérard guillot
alex chazal
j.-p. voidies
yves vecciani
gérard voisin
paul rossi
pierre zellmeyer
marcel migozzi
gilbert baqué
yves heurté
gillesournel
henri dumollié

dessins : lapoujade
cornille
louis pons
michel raffaelli

"la poésie doit avoir pour but la vérité pratique"

action poétique

fondateur **Gérald NEVEU**

publiée à Marseille

par l'ensemble des groupes d'Action Poétique

L'Action Poétique groupe des poètes et écrivains de différentes tendances artistiques, philosophiques et politiques. Un commun amour de l'homme, une même confiance dans sa destinée les animent. Elle se place sous le signe qui rassemble, qui délivre. Elle s'adresse à vous, comme à tous les poètes, aux aînés et aux jeunes, à tous leurs amis. Elle a besoin de vous, de votre soutien actif. Les conditions actuelles sont telles que les poètes ne peuvent se faire entendre s'ils ne sont pas aidés.

COMITE DE REDACTION

Henri DELUY, rédacteur en chef

Serge BEC, **Gabriel COUSIN**, **André LIBÉRATI**

Jean MALRIEU

Secrétariat

Jo GUGLIELMI, **Yves BROUSSARD**, **Gérard GUÉGAN**

Raymond JARDIN

Administrateurs

Jean SAVAJOLS - Henri DUMOLLIE

couverture **Michel RAFFAELLI**

guerre d'algérie



Parceque nous ne pouvons pas accepter...

En 1955, quelques mois seulement après l'éclatement de l'insurrection armée et le développement de la répression, l'Action Poétique publiait un numéro intitulé « Port et Marine » dans lequel se trouvaient quelques-uns des premiers poèmes inspirés par la tragédie algérienne. Il s'agissait aussi de notre premier numéro sous forme de revue. Depuis, nous n'avons rien publié où ne s'expriment, d'une façon ou d'une autre, différents aspects des atroces réalités de cette guerre.

C'est dire combien les pages qui suivent sont loin d'être une réaction de dernière heure, le résultat d'une montée passionnelle récente.

Nous avons maintes fois eu l'occasion de préciser pour quelles raisons les poètes ne pouvaient être insensibles à de tels événements, pour quelles raisons la guerre d'Algérie s'inscrivait au cœur de tant de poèmes que nous recevions. Le présent recueil est une confirmation de nos positions, de leur justesse comme des nécessaires nuances.

Nous avons envisagé de sortir un petit numéro spécial. Rapidement nous avons été débordés par le nombre et la qualité des textes reçus. Nous avons donc décidé de le transformer en numéro normal, mais particulier en cela qu'il comprend certains textes qui sont avant tout des témoignages, et qu'on n'y retrouvera pas nos chroniques habituelles.

Malgré le manque de temps, la nécessité de paraître avant la fin de l'année, le travail collectif qui caractérise l'A.P. nous a permis de rassembler un grand nombre de jeunes poètes français de diverses tendances.

Car tel était notre but : donner un éventail le plus large possible des diverses attitudes des jeunes poètes français face à la guerre d'Algérie.

Nous avons demandé à quelques poètes et écrivains de grand renom, de participer à cet ensemble. La plupart de ceux auxquels nous nous étions adressés ont répondu par l'envoi d'un texte.

Nous n'avons retenu aucune exclusive. De l'exaltation du combat armé contre l'oppression pour la liberté et la justice, à la lutte par la non-violence, de la mise en avant de l'objection de conscience aux cris contre les tortures, de la fureur des uns à la passivité des autres, toutes les expressions, toutes les formes sont représentées.

Cette diversité de pensée et d'expression poétique nous semble significative de l'évolution des événements, du grand courant d'union, de rassemblement, qui se concrétise.

Il y a quelques mois était rendu public le « Manifeste des 121 » dans lequel des écrivains, des poètes, des hommes de science, des artistes, des professeurs reconnaissent le droit à l'insoumission. Certains collaborateurs de l'A. P. ont signé ce manifeste. D'autres ne peuvent en accepter ni les termes, ni le sens général mais par delà les divergences, tous nous soutenons les signataires face à la répression.

S'il n'appartient pas à l'A. P. d'opter pour telle ou telle solution, il nous est indispensable de redire notre opposition absolue à cette guerre, à ces horreurs.

Parce que nous ne pouvons accepter la mise à mort d'un peuple, parce que nous ne pouvons accepter la mise au pas du nôtre, parce que nous ne pouvons accepter la dégradation de la personne humaine, parce que la poésie l'exige.

A. P.

<p>CE NUMÉRO EST DEDIE A LA MÉMOIRE DE NOTRE AMI Pierre GUÉRY, pour lequel il aurait été à la fois une grande douleur et une grande joie</p>

Paix en Algérie

*Cette guerre, j'ai vieilli avec elle
Ces meurtres sont les miens
Ils ont laissé des premiers jours comme un retour de flamme
Où la mort devient une lente blessure
Cette blessure en moi, et toujours le poème sur ce même chemin
Ce même désarroi pour retrouver ma douleur dans ses cris*

*Je sais et ne sais plus combien d'heures ont passé par cette zone
d'usure où la parole est au mensonge, car ces meurtres sont
les miens sans l'être tout à fait, ma vie continue et j'oublie
parfois les enfants morts et leurs mères et leurs pères réduits
sous la cendre.*

*Je sais bien que cette ombre blanche des mélèzes, l'autre soir, un
instant fut tout pour moi*

Je sais aussi et le poème ne peut choisir

*Ce que nous savons tous
Et qui barre toute chose jusqu'au bout
C'est pourquoi
Nous pour qui la parole est un acte
Nous avons fait notre choix parmi les mots
Parmi les plus abstraits
Les plus difficiles*

*Ensemble nous avons mis la Paix dans nos projets d'avenir
Au devant de la porte
Ensemble nous avons mis la Paix dans l'immédiat*

*Dans l'armoire quotidienne
Avec le linge des enfants.*

Pourrais-je dire toutes ces nuits blanches qui
Furent suspendues à un fusil paysan
Quand un soldat patrouilleur machonnant la menthe
Avance avec ses oreilles devant les mules
— Ces nuits qui n'existent pas pour le blessé pris
Du désir de ta main « Camarade redis
Moi d'être fort » — tandis que le vent s'acidule

Pourrais-je dire la nuit qui cernait tes yeux
Fatigués de trier dans le flot en fusion
Les branches maîtresses de leur révolution
Dire ton corps comme une amande dans le fruit
Nocturne — une amande dont l'éclat lacté peut
Donner au malade le sommeil qui le fuit
En même temps que le courage d'être heureux

Pourrais-je dire la vacance d'un passé
Gagné de haute lutte derrière la nuit
Secourable qui s'est ouverte comme un lit
Où si chacun se trouve avec soi-même c'est
Pour sentir les cœurs fraternels battre plus près
Encore de son propre cœur — quand l'ennemi
Pénètre comme un ver dans la chair de la nuit

Pourrais-je dire les nuits dans l'eau dans le froid
Dans l'attente dans la peur dans l'ignorance
— Et si le jour attendu ne se levait pas —
Pourrais-je dire les nuits passées en confiance
Dans ces demeures taciturnes où la joie
D'être chez soi infuse lentement à la
Façon d'une verveine d'un thé à la menthe

Je ne parle que des nuits quand c'est dans un lait
Roux d'automne alors que le ciel à fleur de terre
N'est qu'un humus mousseux où crépite la joie
Quand c'est d'un plein soleil nerveux qu'elle a glissé
Dans la nuit plate suivant une étoile douce
Qui à travers la tête blonde des « Taous » (1)
Fit croire en plein midi que la nuit est dans l'air

Je parle des nuits car il n'existe qu'un jour
C'est celui là qui fut frappé dans sa montée
D'une balle en plein front en plein cœur d'un combat
Sur les hautes plaines du Nord Constantinois
C'est celui-là qui va retomber en éclats
Briseurs de nuits roidies — et les enseigner
J'oublie les nuits mais il n'existe qu'un jour

(1) Taous, en kabyle, signifie « le paon », et rien n'était plus brillant, étincelant, que Raymonde. C'est le surnom qu'on lui donnait dans les maquis de Kabylie, où elle est passée, où elle est restée, plus d'un an.

L'ESPOIR

Le Tribunal permanent des Forces Armées
En Algérie a condamné à mort l'Espoir
Quand pour la énième fois tombe le soir
Avec son inéluctable saveur de paix

Pour la énième fois l'Espoir a pris ton visage (1)
Ton nom après tant de noms tant de visages
Perdus parlant tant de langues d'un cœur commun
Parlant de corps navrés pour le bonheur commun

Tu as la simplicité de l'indispensable
Côte à côte avec ta rivière responsable
Cailloux brillants de tes paroles herbes folles
De tes yeux Tu as conquis le droit à la parole

Tu dis à mots précis ce qu'il t'a fallu taire
Longtemps dans le délire noir de leur colère
Armée Tu dis simplement ce qu'il t'a fallu taire
Pour que fleurisse un sang dévoré de misère

Tu te sers des mots pour dire la vérité
De ces villes explosives comme un printemps
Inédit — la vérité des buissons plombés
Que le combattant obscur cache dans son sang

Sang paysan sang citoyen sang d'Algérie
Qui vient de France aussi sang de partout sang sombre
Pour que le seul cœur batte à ne jamais se rompre
Celui d'un peuple puissant et énigmatique

Tendre comme une femme qui soigne des fêlures
Tu dis à douce voix des mots accusateurs
Ces balles que tu as dû leur tirer au cœur
Pour que vive ce pays qui sait son honneur

Forte comme une femme aux mains roussies d'acier
Tu caresses tes enfants avec précaution
Et quand leur fatigue se blesse à ta patience
Tu marches dans leurs yeux afin qu'ils se reposent

Cartes battues le ciel est une réussite
A l'heure juvénile où se parfait l'espoir.

(1) Ecrit lors de la condamnation à mort de Jacqueline Gueroudj.

VISAGES

Meurent dans des collines
Que je ne connais guère
Des hommes de chez nous
Que je n'ai pas connus.

Meurent dans des collines
Que je ne connais guère
Des hommes d'Algérie
Que je ne connais pas.

Que je connais peut-être
A travers d'autres hommes
Que je connais un peu
Et je les cherche dans ceux-là.

C'est à ceux qu'on rencontre,
A ceux qui ont visage encore,
Qu'on demande pardon
Pour ceux qui n'en ont plus.

NON-VIOLENCE ET VERITE

GANDHI enseigne que la « "non-violence" et la vérité sont une même chose, le revers et l'avvers de la même médaille ». En d'autres termes Mensonge et Violence sont la même chose. De quoi la guerre d'Algérie offre une nouvelle illustration.

L'atrocité particulière de cette guerre dépend en effet de deux grands mensonges qui en ont engendré toute une série d'autres. Le premier c'est que L'ALGERIE C'EST LA FRANCE, le second que LA GUERRE D'ALGERIE, C'EST LA PACIFICATION.

*Heureux les Doux dont les yeux enfin virent
Le vieillard nu sur le seuil de sa hutte
Et connurent leur Roi, et le bénirent,
Mais plus heureux encore ceux qui suivirent
Cette douceur terrible dans la lutte,
Son ordre clair, son sourire et son Nom
Plus forts que la matraque et le canon.*

*Seul vainqueur de la Force et de l'Empire
Des vieux démons et des dieux d'aujourd'hui
Vainqueur du Trop, de la Hâte et du Bruit,
Du Bureau de la Banque et de la Bourse
Vainqueur de l'Or, vainqueur de la Machine,
Vengeur du Bras et Redresseur d'échines,
Vengeur prêchant comme chantent les sources,
Bonté de fer droite comme une lame
Soignant celui qui mord, par le pardon,
Au dol, au vol répondant par le nom,
Gandhi, grande âme.*

*Vainqueur de la prison et des supplices,
Libre lui seul que nul péché n'enchaîne,
Seul assez fort pour supporter la peine
D'un peuple, et, pur, pour expier ses vices.
Lui capitaine des désarmés, père
Des parias, vengeur de l'injustice
Que la coutume et les dieux abritèrent,
Seul révolté qui nul complot ne tisse
(Mystère de clarté n'a rien à taire
Et n'eut jamais le secret pour refuge).
Vainqueur des tribunaux, juge des juges,
Seul conquérant pur du sang de ses frères,
Vainqueur serein de la gloire et du blâme
Soldat de paix dont la conquête est don
Armé de force et paré de pardon,
Gandhi, grande âme.*



Homage to J. M. Atlan.
/penite & Kelybi/

Armeide'00

Hommage à J.-M. Atlan - CORNEILLE

*Vainqueur du Trône et vainqueur de l'office,
Régnant par droit divin de sainteté,
Seul homme ayant sur l'homme autorité,
Qui la mesure au poids du sacrifice.
Vainqueur d'amour châtiant ce qu'il aime.
Vainqueur du monde et vainqueur de soi-même.
Vainqueur au cœur ouvert aux mains ouvertes
Dont la victoire est une découverte
Aux continents de l'humaine grandeur,
Simplicité tranchant toutes les trames,
Gloire solitaire du rouet, fil de candeur,
Gandhi, grande âme.*

A TOUS NOS AMIS

Ce numéro 12 représente un effort particulier. Aidez-nous à le diffuser. Que chacun de nos amis en vende quelques exemplaires autour de lui, qu'il s'abonne, qu'il fasse abonner.

LA GLOIRE

**Mon beau dragon Mon lance-flammes
Mon tueur Mon bel assassin
Ma jolie brute pour ces dames
Mon amour Mon trancheur de seins
Mon pointeur Mon incendiaire
En auras-tu assez brûlé
Des hommes et violé
Des jeunes filles impubères.**

**Broyeur de mort lanceur de feu
Rôtisseur de petits villages
Mon bel envoyé du Bon Dieu
Mon archange Mon enfant sage
Bardé de cuir casqué de fer
Fusilleur Honneur de la race
Que rien ne repousse où tu passes
Mon soldat Mon fils de l'enfer.**

**Va dans tes bêtes mécaniques
Ecraser ceux qui sont chez eux
Va de l'Équateur aux Tropiques
Arracher le bonheur des yeux
Va mon fils va tu civilises
Et puis meurs comme à Epinal
Sur une terre jaune et grise
Où nul ne te voulait de mal.**

AUDIN

Celui dont l'âme fut donnée
Celui qui donne au bien son âme
Que pourrait-il craindre en ce monde
Le vent peut éteindre la flamme
La cendre se mêler au vent
Il peut mourir dès à présent
Que pourrait-il craindre en ce monde
Il a vécu il a mangé
Le pain rayonnant des journées
Il a vécu en souriant
Que pourrait-il craindre en ce monde
Il peut vieillir et ressembler
A la poussière du sentier
Il peut mourir en combattant
Il peut mourir assassiné
Que pourrait-il craindre en ce monde

1958

Poème publié dans « Vieux Capitaine »,
collection Petite Bibliothèque Républicaine.
Editeurs Français Réunis.

Charles DOBZYNSKI

CHAQUE MORT AVAIT SON VISAGE...

Chaque mort avait son visage et quel visage s'est levé
dont la bouche brûle épelant le nom en feu d'une patrie

De quelle patrie parlez-vous ces visages sont étrangers
dont vous exhumez le reflet et la lumière basanée

Ces visages sont étrangers à qui je dénie aujourd'hui le
choix même de la patrie

Ali Mohammed et Malek

Je vous laisse au Pont de l'Enfer est-ce le nom de la
patrie que vous cherchez dans la montagne

Est-ce le nom de la patrie qui prend naissance sur vos
lèvres

Je vous laisse au Pont de l'Enfer parmi les morts qui
vous ressemblent

Vos visages entrelacés aux frondaisons de notre ciel
Ali Mohammed et Malek.

Je vous laisse au Pont de l'Enfer Vos yeux seront rapatriés
vos visages prendront racine éveillant mille autres visages

Vos visages prendront patrie quand nous aurons chassé
l'enfer

Extrait de « Cantate aux Inconnus »,
paru chez Pierre-Jean Oswald.

Jean-Jacques LEVEQUE

Même les chiens sont malheureux.

PAUL ELUARD.

Ce matin, vous n'avez pas lu les journaux — certainement.

Un jour, l'enfant marchera vers sa mère avec confiance — sûrement.

Entre aujourd'hui et demain, entre hier baigné par le sang et le soleil fixe du plaisir :

Il y a les morts qui réclament leur part — il y a les morts ensevelis en hâte, les morts dont nous avons honte, les morts silencieux.

Il y a le sable qui s'effrite, qui glisse entre nos doigts, le sable du silence.

Cette zone calme autour de moi c'est le jour retrouvé, ce sont les amis, c'est l'amour partagé ; mais en son centre : un creux, le souvenir, le souvenir des fracas et des pleurs, le souvenir des cris.

Tu fus un meurtrier (ainsi en avait-on décidé pour toi) on t'amena à tirer sur des hommes ; sur des frères par le sourire, sur tes amis bêtement.

Et tes balles n'abattaient que des ânes qui rêvaient à la nuit dans les vignes, ou des chiens affamés.

Ce matin vous n'avez pas lu les journaux.

On y parle de tout et de rien, pâture de chaque jour mais quelque part dans les pages, entre le programme radiophonique qui promet « La route aux chansons » et l'annonce d'une naissance royale en quelques mots brefs de l'agence « France-Presse » (Place de la Bourse à Paris) tu apprends quelques morts nouvelles (celles de tous tes amis,

Pourtant on nous parle de paix, d'intégration et d'aide fraternelle, on nous grise de mots d'espoir. Comment pourrait-on cacher notre grande misère, cette grande misère du cœur, ces cris et ces pleurs et tout ce sang qui rougeole la pierre, qui fait les chacals rôder la nuit dans un grand hurlement livide.

C'est le temps rauque de la pierre qui éclate en mille soleils,
de l'eau qui durcit sous le froid.

O poids de ce monde jeté en plein ciel noir,
Ton passé poussière, est une pluie grise qui se défait sur les
visages et les verrières dans les gares du bout du monde.

La ville n'est plus qu'un tas de décombres, et les enfants qui ne
seront jamais des vieillards déchiffrent les graffiti absurdes
de l'histoire déjà ancienne.

La ville n'est plus qu'un tas de pierres.

Et tout autour, c'est le désert.

Ceps de vignes autrefois lourds des grappes d'un vin bleu et
doux et enivrant,

arbre à la bruissante crinière sous le vent,

chaque feuille de l'arbre, chaque grappe de la vigne était une
raison du bonheur,

chaque fibre de ta peau, chaque perle de ta sueur, chaque
lumière de tes sourires était une raison du bonheur.

Maintenant tout autour de toi
il n'y a plus que le lent silence atroce de la peur,
et

l'oiseau, pierraille du ciel qui se courbe

Tu veux un lendemain fraternel
les mots de l'amour, la ferveur
de l'amitié.

Parce qu'on te faisait lutter
pour un mensonge,
tu auras la force de lutter
pour la liberté.

SANG SEGAT

ARGERIA

Uèl estofat de nebias
Pièl deman deman encara
Pense a aquell país dau còr que recebon l'esterle banhum dau
ceu obligatòri
Mal zò mal li bolas de sang enganarèlas que dònau d'èr i
fruchas : miugrana, popa de voluptat, mitralhas dins lo mòtle
caud di carns cavadas
Toti aquell fruchas son pèr lis òmes que sabon se batre
Que sabon se batre
Lengatge me balhas lo racat-vomit
Primièra condicion de l'òme : saupre de quente biats se pòt
faire perir amb li raffinaments bizantins di besuquets
Filosofs, mi pauris amics, qu'ensenhatz la logica di causas
e la saviesa dis èstres, basta que vos restesse mal la bala
dau suicide

ARGERIA

Vòle charrar de la vida. Aborribles li trichadors de vida
Mal coma afortir que la vida es l'aver unic sià provisori
— cu saup s'es provisori ? — alora que li gastaires
especializats dis armas fan ribòta dins lo naut paratge de
l'amor
Quora volèm charrar de la vida, necessariment charrèm de
la mòrt
Aquò es pas nòu
Quora volèm charrar de la mòrt, necessariment disèm

ARGERIA

Aquò es pas nòu
Zò mal li uelhs dau sang
Cu s'entrevia de destriar lo grope sanguin d'aqueu que de
tot biats tombara ?
Sabèm que toti siàm donaires universaus
Li transfusions se fan sens intermediari, dins lo biats invers,
de la carn a la terra, de la mort a la vida e la terra tanben
un jorn ne crebara
Lo gram que lèva e li blats que fusan concurrènts dau soleu
Lo gram li blats. Fau rire e plorar

ARGERIA

Lo sang de l'amor l'amor en sang coma lo brau d'Espanha
ponhegut di banderilhas balhat dins l'acabament de la lutz
La vertut saubarèla de la lutz, cu pòt i creire après aver vist
aquell jòcs especiaus ?
Lutz divessa
L'amor dins tu
Popa d'aur e de caressa
La clara aigra d'un lòu

ARGERIA

Sang segat dins li bagas de noviatge
M'an charrat d'una remession di globilhons !

ARGERIA

Lutz segada a ràs dau soleu
Soleu-aranha rajant de sang segat
En travèrs dis amors popularias
Sang segat
Rèn que sià tan fort coma l'amor
Rèn que sià tan sòl coma l'amor
Sang segat dins li bagas dau soleu
La guerra.

SANG COUPE

ALGERIE

*Etouffé de brumes aujourd'hui
Et demain demain encore
Je pense à ces régions du cœur qui reçoivent l'humidité
stérile du ciel obligatoire
Mais encore les boules de sang qui ressemblent si
trompeusement à des fruits : grenades, pulpe de volupté,
mitrailles au moule chaud des chairs creusées
Tous ces fruits sont pour les hommes qui savent se battre
Qui savent se battre : langage tu m'écœures
Première condition de l'homme : savoir comment il faut se
détruire avec les raffinements byzantins des snobs
Philosophes, mes pauvres amis, vous qui enseignez la logique
des choses et la sagesse des êtres, puisse-t-il vous rester
encore la balle du suicide*

ALGERIE

*Je veux parler de la vie. Odieux les tricheurs de vie
Mais comment affirmer que la vie est unique bien, même
provisoire — est-elle provisoire ? — alors que les destructeurs
spécialisés des âmes bambochent dans le haut-parage des
amours
Quand on veut parler de la vie, nécessairement on parle
de la mort
Ceci n'est pas nouveau
Quand on veut parler de la mort, nécessairement on dit*

ALGERIE

*Ceci n'est pas nouveau
Encore les yeux du sang
Qui se préoccupe de connaître le groupe sanguin de celui qui
de toutes façons tombera ?*

*On sait que tous les individus sont donneurs universels
Les transfusions se font sans intermédiaire, en sens inverse,
de la chair à la terre, de la mort à la vie et la terre aussi
un jour mourra
Le grain qui lève et les blés qui jaillissent, concurrents du
soleil
Le grain les blés. Laissez-nous rire et pleurer*

ALGERIE

*Le sang de l'amour l'amour en sang comme le taureau
espagnol piqué de banderilles offert à l'achèvement de la
lumière
Comment croire à la vertu salvatrice de la lumière après
ces spectacles spéciaux !
Lumière déesse
L'amour en toi
Pulpe d'or et de caresse
La glaire aigre d'un œuf*

ALGERIE

*Sang coupé dans les bagues de fiançailles
On m'a parlé d'une rémission des globules !*

ALGERIE

*Lumière coupée au ras du soleil
Soleil-araignée ruisseau de sang coupé
Au travers des amours populaires
Sang coupé
Rien ne possède la force de l'amour
Rien ne possède la solitude de l'amour
Sang coupé dans les bagues du soleil
La guerre.*

Serge BEC.

Collection "Alluvions"

6

L'IRREDUCTIBLE DIAMANT

Gabriel CELAYA

Traduction Marie CHEVALLIER - Françoise MARTORELL

6 NF - 20 NF avec gravure de Louis PONS

Souscription : Françoise MARTORELL

9, rue Louis-le-Grand - Paris (2^e)

POEME POUR LES CHIENS KABYLES

Il n'y a qu'un sang qui coule
actuellement...

(J.-C. PAUPERT.)

**C'est le même sang un peu pétri d'argile
et si la terre en veut c'est qu'elle est habituée
c'est qu'elle aime le lait et le miel de ce sang
le seul miroir de nos combats séchés.**

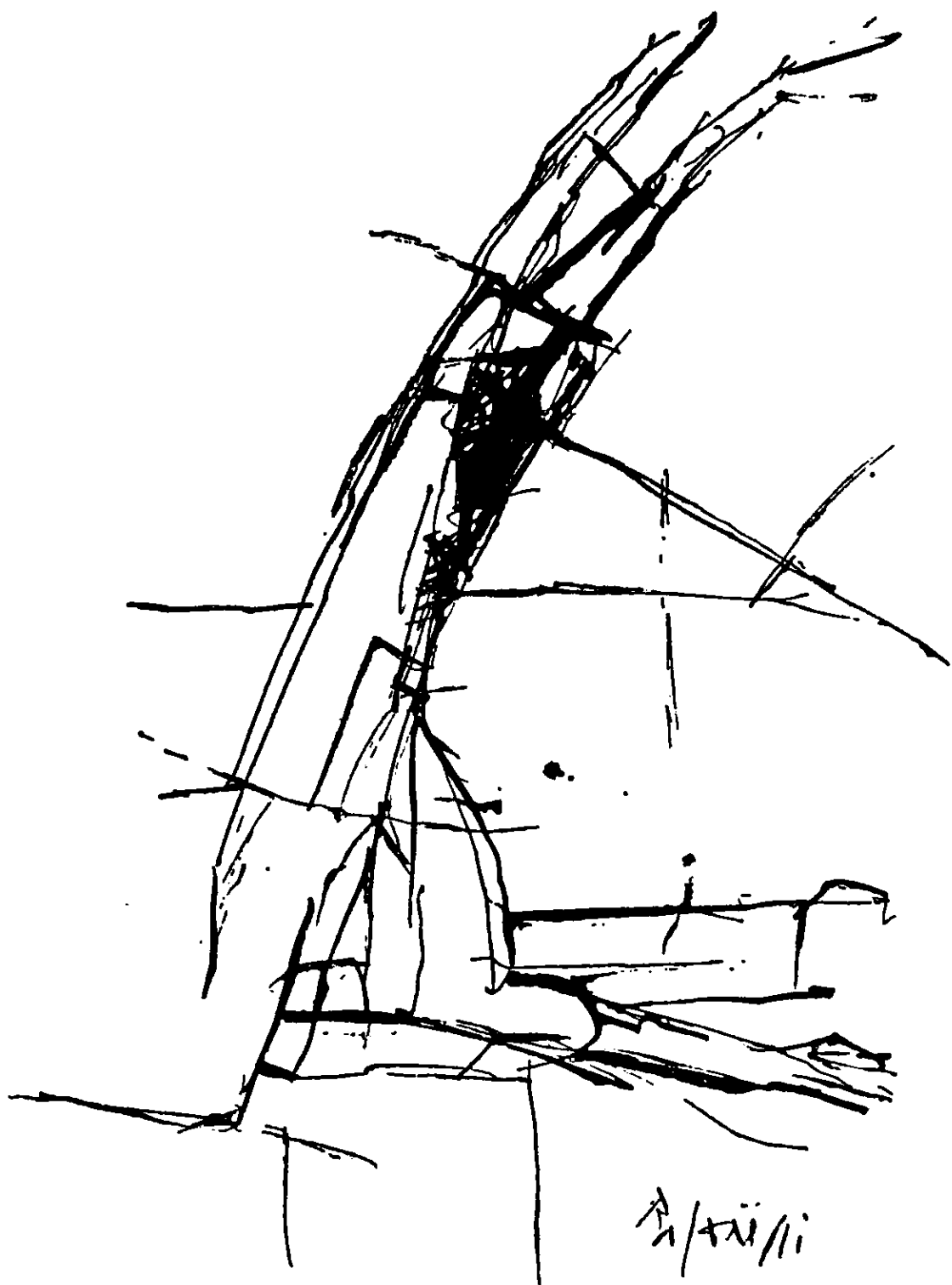
**C'est le même sang un peu mélangé d'hulle
qui ici-bas coule selon le temps
et comme se règlent à la lune les marées
ce sang-là monte et baisse à la Criée.**

**Maitres, voici longtemps déjà vous nous avez appris
que la terre tourne et que la chlorophylle
rend notre mort utile aux végétaux
vous nous avez montré des musées plus fertiles
où les enfants d'Hercule un jour pourront jouer
après les sept travaux.**

**J'ai compté jusqu'à cent et d'autres jusqu'à mille
Ici rien n'a changé
Il y a dans le duvet des nuits sous toute pierre
un lézard de détresse
qui siffle avec nos voix
des morts qui nous repoussent
de leurs doigts barbelés.**

**Ici rien n'a changé sinon les chiens kabyles
qui aboyaient mais ne mordaient pas
Ils mordent sans aboyer
leurs maitres sont à la guerre
eux se roulent sous nos convois.**

**Maitres la poésie n'est pas faite pour les chiens
vous nous avez appris en classe le matin
que la haine n'est plus que le bras mort des fleuves
et sur ce tableau noir la craie donne l'onglée
et je n'endure pas cette guerre sans fin
et je me sens honteux comme un mauvais élève.**



A bout portant - MICHEL RAFFAELLI

LA CASQUETTE DU GENERAL BUGEAUD

France !

Rappelle-toi tes limites.

France !

Notre jardin finissait sur l'éclat marin.

Rappelons-nous le grillage d'air et de soleil où se perdaient nos rues autrefois.

Les ailes de l'aigle ayant poussé les enfants de ce temps sur les routes d'Europe, les coquelicots et les bleuets avaient étouffé les blés.

Rappelons-nous quand le blé manquait.

Les hauts voiliers vides partaient de Marseille, s'appuyant sur l'épaule du mistral, et gonflaient leur ventre devant Alger.

Les lents voiliers pleins traversaient la clameur du mistral, regagnant Sète.

Et le pain sortait des fours, et la croûte craquait sous le ponce, et l'armée mangeait, et la France cuisait son pain.

O France !

Rappelle-toi la honte de la parole manquée et la tristesse de ce temps !

Liberté, Egalité, Fraternité avaient encore leur peinture fraîche que déjà certains d'entre nous préféraient le mensonge et l'argent.

Rappelons-nous !

∴

Un éventail a été le prétexte. C'est simple un coup d'éventail. L'éventail ne dira rien.

Le Général Bugeaud dort sous sa tente.

La résistance algérienne se glisse dans la nuit.

La résistance algérienne traverse la nuit et attaque pour hâter le jour.

Le Général Bugeaud perd sa casquette.

Les zouaves en font une chanson.

Ah ! le brave Général Bugeaud !

∴

Aujourd'hui l'âme de Bugeaud risque un œil. Comme c'est facile maintenant !

Aujourd'hui l'âme de Bugeaud brille de joie.

Plus besoin de fagots pour asphyxier dans les grottes les femmes et les enfants Berbères. Il y a le napalm.

Plus besoin de porter les canons à dos, la nuit, pour raser les villages Kabyles. Il y a les bombardiers.

Plus besoin de marcher pendant des semaines, un mouchoir sur la nuque, pour fouiller les villages des Aurès. Il y a les paras.

Tressaille, d'aise, bonne âme de Monsieur le Gouverneur Bugeaud !

Réjouis-toi, belle âme de Monsieur le Maréchal Bugeaud !

Ta casquette a été vue.

500.000 hommes la cherchent.

..

Sous le jour, la résistance algérienne compte ses morts et guette l'ennemi.

Dans la nuit, la résistance nationale algérienne se lève, et rien n'y peut plus rien.

L'ennemi pourrait être un frère.

Ouvrons nos yeux, nos oreilles !

Écoutons notre chair !

Voici l'amitié rompue

Voici les enfants ensanglantés

Voici la route irréparable

..

Algérie, mon amie, aux yeux de soleil noir.

Algérie, ma camarade, à la ceinture de faim.

L'oasis poussera où nous nous retrouverons face à face, sans colère.

Et un jour neuf nous permettra de te regarder sans rougir.

Andrée BARRET

**A MON PETIT FRERE
QUI S'EN VA T'EN GUERRE (histoire vraie)**

Toi
Je te connais bien
Je t'ai suivi au jour le jour depuis l'enfance
Et je sais pourquoi tes sanglots la nuit tout seul dans
le silence
Bien que tu ne m'aies jamais fait aucune confiance
A moi ni à personne
Comme un homme

Toi
Je te connais bien si bien
Que je te vois déjà debout sur un rocher de la Pointe
Pescade
Etranger dans Alger
Hostile à la mer même
Appelant par-dessus la mer et par-dessus le temps
Par-dessus le silence
Appelant vers la France
Une fille en courte robe de satin et en fichu noué sur ses
cheveux de lin
Et dont tu connais les baisers

Toi
Je te connais bien
Tu ne deviendras pas tueur ni raciste sur gages
Pas même pour te justifier
D'être en vie au milieu de cette saleté
Et plus le sang t'écœurera je te connais
Plus tu en chercheras le sens et la portée

Jo GUGLIELMI.

ALGERIE INTERDITE

Pourtant je t'ai tout confié
La ville comme une lampe sur l'eau
Ses souliers de fatigue
Les voix qui battent l'estrade
Tout Le désespoir et son contraire
Derrière la mer cette fille interdite
Ce pays interdit de séjour dans son ciel

Comme j'ai tout confié à la nuit
Les mots qui charrient des fantômes
Le café le tabac le temps pour aimer
Cette enfant les yeux ouverts qui pleure

MISE AU POINT

Un moment vient où je parle ce langage épais ce miel de la
pluie
sur le lierre quand le jardin se défait lentement de l'hiver
Les mots font entre eux ce poème de limon de nuages de désirs
Mais amère froide ensommeillée me bat le crâne une image de
guerre
un hallali d'eau salée dans la gorge

Le temps des émeutes - LAPOUJADE





LAPOUJADE Co

LES FAITS

Le paysage authentique de la paix
Est remis à plus tard.

Le souvenir demeure
Qu'il éclate...

Vivre dans des puits d'horreur
Prendre le jour sur des margelles de crainte
Soude à tous les hommes
Un regard qui n'est pas le nôtre.



On en arrive à se demander
Si les mots si les outils du langage
Gardent leur signification.
J'en arrive à ne plus prononcer
Certains mots — Joie ou bien Amour —
A ne plus arriver à les prononcer
Car je porte au plus chaud de ma gorge
Un cri insoutenable intransportable
Qui empoisonne mon sang.

Voici les faits amassés dans ce cri :

Attachée par la cheville
A un piquet de bête
Désespérée hurlante
Vomissant son cri dans l'Histoire
Attachée par ceux qui l'aiment
Et qui ne veulent pas perdre son corps,
Horrible rendue hors les hommes,
Transportant l'horreur sur ses mains déformées
Rendue folle folle à lier
Par la Guerre
Que mon pays fait au sien
Devenue cette bête entravée
Dans l'ombre fulgurante anéantissante
Des avions
Que mon pays détache contre le sien.

Une jeune fille — ce qui fut une jeune fille —
Peut-être l'âge de ma sœur
Rendue hors les hommes
Rendue hors le monde.

Puis-je nommer d'autres voix
Laisser passer avant ce cri
La voix de ceux que j'aime
Quand je porte sur la joue
Cette évidente cocarde de sang ?



Le paysage de la paix
Tel que nous l'entendons
Est remis à demain.

Je vivrai comme un homme
Dans ce paysage authentique
Lorsque la peur la souffrance
Les armes automatiques
La haine la torture
Les cris les cris
Les viols la faim la faim
L'humiliation la folie le suicide
Seront devenus
Une impalpable cendre froide
Inapte à garder une empreinte.

Nous saurons alors la vie pour laquelle nous sommes faits
Et ce que l'homme est à l'homme.

Octobre 1960.

Jean TODRANI

Parce que la poésie ne peut accepter une certaine dérive,
parce que cette dérive est mue par les eaux les plus troubles,
jamais un poète n'acceptera de régler ses mots sur l'assassinat
algérien, jamais un poète n'acceptera de mettre sa voix au
diapason du suicide.

Au bénéfice de quoi s'allonge chaque jour
la liste des jeunes morts de deux nations faites pour l'intelli-
gence et les échanges libres de la vie ? Au bénéfice de qui ?

Ce n'est pas en termes de stratégie que s'ordonne le sang
gaspillé en Afrique du Nord mais en termes de conscience.
Ce n'est pas en versets de victoire que se chantera la paix,
mais en chants révolutionnaires.

Les mots ne suffisent plus, les cris alors ? et après le cri ?

ALGER BANLIEUE

I

On arrive dans les villes le matin ; dans le liquide et dans la brume.

II

Le matin les chemins d'arbres. Les avenues de maisons claires. Il est très tôt, tout est neuf, bruissant et jaune d'ombre et de vie. Les arroseuses passent en arrosant. Les maisons lentement s'élèvent comme le jour et comme l'ombre ; et lentement nous allons lorsque tout glisse autour de nous.

La vue s'étendait au loin sur le rivage et sur la mer, sur les toits de leurs maisons ignobles.

Et le talus vert, il protège les enfants qui y gardent leurs chèvres, unique d'entre les collines.

III

Bataille ma ville. La nuit tombera. O la ville camouflée parmi les trous de son feuillage. Bataille ; le soir a posé la mer les quais et là-bas les collines. Ce soir nous irons à El-Biar, ce soir nous irons au cinéma, ce soir nous resterons chez nous, à La Redoute, à l'Agha. Nous ne craignons les villas blanches, là-bas la ville sagement, nous y retournerons dimanche, nous sommes au bon plaisir du vent, de l'orage et de la cendre.

IV

O la cité de guerre lasse. O ses petits, ses petits de la poussière. Petits, tout brille autour de vous. Petits je ne veux plus vous voir. Mon cœur tremble, mon cœur est liquide ; ô mes petits sauvez-vous, je suis guerrier du monde ancien, de fer et de froid seulement.

V

Je m'en souviens : rencontré un jour au détour d'une maison blanche, un regard à jamais ignoble sous l'ombre dieue de la casquette. Portant son arme avec soin il se dirigeait vers la ville et se perdit parmi les rues.

VI

Je m'en souviens : les rues, les rues pourtant vaincues, mille fois prises et reprises. Et c'est la ville, encore, écorchée. Et ils passent au ras des maisons ; et ils montent des escaliers ; et ils promènent leurs petits dans les jardins, et ils font le ménage, et ils courent ici et là portant leurs paquets et ce fardeau de leurs voiles. Ils gagnent parfois de l'argent à force de se baisser, à force des carreaux humides, de dormir entre deux chaises.

VII

Monteront-ils jamais à ces grandes maisons bâties aux listères de la ville ? Elles semblent claires et très propres. On peut les voir de loin, de la plaine et de la mer. Je ne suis jamais allé jusqu'à elles. Souvent j'ai désiré le faire. Je n'y suis jamais allé. Elles sont brumeuses le matin et le soir pleines de lumière ; comme un grand sanatorium aperçu un jour en montagne.

VIII

Je suis neuf ; ma honte ; je suis nouveau je suis ancien lorsque reviennent les années. O la fatigue de la mémoire, chaque fois, jour pour jour. Et bien sûr, et c'est cela, comme je le sais bien, tout s'apaise.

25 juin 1960.

Alain LANCE.

Pour F. T.

Toute la nuit
le vent a cogné aux vitres
et déchiré les affiches de la guerre

mais ce matin
les gens dorment
derrière leurs carreaux rouges
dans leur tasse de tilleul

arbres dépouillés immobiles
tandis que la boue élève ses barricades

la ville au loin
glacée
sans défense

et ton visage perdu dans le camion
c'est déjà la guerre

2 novembre 1960

Jean PÉROL

DIT SANS POESIE DE LA COLERE

MADAME

La nuit secoue ses flammes
la peau du visage cuit
c'est l'incendie qui suce les poutres
à droite à gauche des nébuleuses de cris
une ombre court un claquement la poursuit
la couleuvre de sang glisse entre les pierres
un peu partout
car, Madame,
voire fils a la gorge tranchée.

Antoine VITEZ

LETTRE APRES PLUS DE QUATRE ANS

Loïn de toi,
bien-aimée, douce
comme on dit « la douce France »,
je n'ai pas reconnu sur l'asphalte mon ombre longue.
Sur le revêtement français de la route africaine,
mon ombre n'est plus ni à moi ni à toi, menaçante,
meurtrière.
Je n'ai pas vu mon visage,
ni mes mains.
Ne comptent ni mon visage
(mon visage,
bien-aimée),
ni mes mains,
qui te faisaient peur,
te faisaient mal.
Mon ombre, miroir ennemi,
détestable, où se noient les beaux sentiments,
bardée, dont le fusil dépasse,
fait la guerre.

Paris, 1960.

VERSAILLES, PEUT-ETRE

*Dans le parc où le soleil rendait les pavés en poussière les jardins à la française et cette envie irraisonnée de t'embrasser tous les mètres tu étais ce que j'avais de meilleur au monde avec ta robe que je connais par cœur ta peau tellement bronzée que t'avoir dans mes bras c'était être couché sur le sable le marché rue Vaugirard quand j'avais ta main et plus tard sur un banc tes lèvres après ces jours à avoir si j'ai
les caisses sont là mon lieutenant et c'était impossible de ne pas avoir la gorge serrée dans ce train qui roule à vingt-cinq à l'heure il y en a un sur trois qui déraile et les caisses sont là destination Souk Ahras vingt-huit morts et quatre prisonniers à Mondovi là-bas sa maison est entourée de barbelés mais qui comprend l'Envers et l'Endroit ici j'ai l'impression d'être en plein baigne et c'est parce que tu m'écris mon chéri que j'ai envie de partir te retrouver tu ne peux pas savoir comme j'ai besoin de toi*

il arrive au moins trente paras blessés avec celui-ci qui se tient le ventre c'est sûrement le commando qui est harcelé et nos G.M.C. tournent déjà dans la cour de qui ai-je l'air avec ce P.M. dont je ne voulais pas me servir et la nuit sous les couvertures j'ai froid et j'ai chaud je rêve de ton corps mais pas loin de moi les prisonniers hurlent à cause de la magnéto qu'est-ce que cela veut dire de vivre sans toi à se rabâcher toujours les mêmes choses ma tête dans tes cheveux je m'en moquais bien de l'Algérie avec ses boîtes de rations et le premier qui ramène la vérole du B.M.C. dit le capitaine

à part cela ils étaient quatre pour tenir la fille pendant que l'autre la violait est-ce que tu as toujours tes mêmes yeux et la rue de Seine et les quais les gourbis qui flambent là-bas ce poulet déjà raide qui n'entre pas dans ma poche j'ai j'ai j'ai j'ai soif de toi de jour en jour plus envie de toi rien que de toi comme au parc avec ta robe mais ce sang qui reste collé au treillis six mois sans toucher à une femme ce sera toi ou rien que ton ombre que tes lèvres qui me tiennent éveillé pendant le quart la sentinelle de la deux a vu des lumières rien que toi rien que cet amour plus violent plus âpre que la nuit qui nous entoure.

1958.

Dans les yeux des victimes
entre les lignes du feu
sous le masque de la mort
et même par sa main tendue
nous l'avons reconnu

Dans la haine apprise aux enfants
dans la honte de lui ressembler
dans les mots creux que brisent
les cris des torturés
nous l'avons reconnu

Dans les femmes ouvertes
grenades amères
et parce qu'on m'ôte le pain
si je me dis ton frère
nous l'avons reconnu

En Espagne où ses ors roussissent
en Russie où ses os pourrissent
et maintenant sur tes rivages
où il lève l'impôt du sang
nous l'avons reconnu :
notre ennemi à le même visage

Alain TORTRA

LE MORAL DE LA TROUPE

On était là, il y avait des paysans avec leur accent, des ouvriers avec leurs cals, des étudiants avec leurs lunettes. On nous a dit vous allez faire la guerre. On a dit bon. On nous a donné des calots et des fusils. On nous a fait monter dans un train.

Quand on est descendu du train on nous a tiré dessus. On en a vu un qui tombait avec un trou entre les yeux. On nous a dit c'est la guerre. On a dit bon. On était là pour ça.

El Kantara - Décembre 1959.

Jean PERRET

PAS D'AMNISTIE

LYON - Fort Montluc, 29 juillet 1960.
LAKLIFI a eu la tête tranchée, selon la loi,
le Président de la République, Général de
GAULLE, lui ayant refusé la grâce.

(Les journaux.)

Les drapeaux du 14 Juillet pendaient sur leur axe de raison.

Les platanes avaient surgi comme des candélabres éteints aux abords de la grande ville avaricieuse que deux fleuves antagonistes ont tissé lentement.

*Saturée de moiteur, enfermée dans ses cocons de complé-
cité, la grande ville grinçait aux portes de l'aube.*

*Dans la cour de la prison inutile, le vieil échafaud, le
vieil instrument de l'ordre béni, n'en finissait pas de reverdir.*

*Un homme y monta qui me ressemblait comme un frère,
que j'appelais mon frère et qui ne tremblait pas.*

*Le soleil et le sang, rougissant en même temps, dessinèrent
un Croissant sur les étendards que le vent triste de la
déraison déployait sous son dernier regard.*

*La prison s'emplit des hymnes féroces de l'espérance.
Jamais Matines ne furent chantées avec autant d'allégresse.*

*Pour celui que les bois de justice venaient de rendre à la
nuit, la lumière était ailleurs, au loin, très loin de Lyon,
sur les plateaux du Djebel Amour.*

Août 1960.

ALGERIE 60

D'un bout à l'autre de la nuit des « camarades » se levaient pour aller tuer dans leur lit les hommes qu'on ne leur demandait pas de tuer le jour..

L'un d'eux exhibait un crâne qu'il ramassa lui-même sous le sable où d'autres l'avaient laissé. Avec son couteau il arrachait les derniers lambeaux de chair dont les crabes ne voulurent pas...

Tout dernièrement un ami de collège rencontré par hasard m'avoua que ce qui lui manque le plus maintenant qu'il est de nouveau civil est « la possibilité de tuer »...

Tous les mots ne sont pas bons à dire
mais ce que je dis de la mort je le dirai un jour de la vie
Rien n'a d'importance désormais que la fin de cette guerre

Paix

Paix sur les murs et les visages

— ma mémoire s'agite —

Paix dans le creux de chaque main d'homme

Car ni le vent ni la pluie ni l'écoulement des jours
ne trouveront jamais d'autre explication à mon insomnie
Et ni la joie ni le bonheur ne me feront oublier ce ciel
à peine plus grand qu'un buvard tout taché d'encre et de sang
qu'aujourd'hui plus que d'habitude m'est lourd à supporter

O mes amis des quatre horizons

à qui je n'ai pas encore tout dit

Collection "Alluvions"

7

A PEINE INIMITABLE

Pierre GUIDI

2 NF - Souscription au siège de la revue

Guy BELLAY

LES JEUNES GENS EMPLOYÉS

(Les fascistes)

*Epaule contre épaule je les ai vus monter
de très bas et de très loin, piétinant les pavés
comme des raisins.*

*Le plaisir de leurs pas descellera ma vitre,
le grand plaisir d'être une bête à mille pattes.
Leur impatience hurle et saccage
ce soleil à peine levé sur une imagination
encore livrée aux jeux.*

*ils pérennisent un défi blanc.
Qui a fourni
les arguments ?*

*J'ai tourné le dos à un cortège où j'aurais
pu me reconnaître.
C'est cela que je dois dire à mes amis.
Et de cette pièce où la violence n'est pas
un moyen de connaissance,*

*j'envoie quelques mots dans une lettre
comme une lime dans le pain
du prisonnier.*

G.-L. GODEAU

L'ENCRE ROUGE

Torse nu, un conscrit s'avance sur l'estrade.

L'officier le toise. « Et toi, quels sont tes signes particuliers ? »

Le visage du garçon s'illumine. « Je suis pacifiste. »

L'officier ramasse la bombe. « Pacifiste, demain tu seras soldat. Au suivant. »

**Ce soir, au café Bonaparte, le baby-foot est silencieux.
Les enfants à barbe sont assis en rond et parlent à
voix basse de choses militaires. Ils ont des mines
graves.**

**Le suivant a vu l'officier qui encadrerait un nom, à
l'encre rouge.**

Pierre DELLA FAILLE

PARACHUTAGE

L'Homme s'est avancé dans les blasons du soir
Armé de chants plus beaux que nos cris de détresse.
Tonne, ordre idiot ! Refus. Nulle femme berbère
Ce jour n'entrera veuve à l'ombre des douars.

Poteau. Six coups. Un râle. Ainsi la loi des blancs
S'inscrit en tripe chaude au bas de ses bilans.

Immoralité :

Ci-git Paul Durand, objecteur de conscience,
Tombé à rebrousse-balles
pour la France.

CENT VINGT ET UN

Nuit sur l'Europe.
Nuit sur la France au soleil d'Algérie
Nuit sur Bruxelles au soleil du Congo

Nuit sur Francfort où les fous d'avant-hier, bouchers
redevenus moutons, se chargeront bien de la nuit éternelle.

On veille au Pentagone. Amen.

De tous ses hommes est mort le douar au flanc d'un djebel, est mort pour une ration de liberté, pour un silence des mains à travers les terres désertes. Son cadavre : un saccage incendié des oreilles aux sexes sans avoir le droit de distinguer la jambe de l'un sur cet autre.

En témoignage les journaux ont dit :

« Repaire de fusils et de rebelles »... celui qui a refusé la passe aux véhicules de la désespérance ! Qui écrira : « repaire » d'une étrange « vermine » celui qui a les paumes ouvertes des profondeurs et dont la joie infecte les nuées bien assises ?

La fièvre de ces secrets tire mon visage au dedans de mes mains inutilles, et j'ai honte de cet autre silence, de cette vocation de taire le temps à quelques uns seule perceptible.

O le douar est mort !

Il y avait un corps de chien fidèle et l'odeur avide des brebis noires ; il avait une tête creusée de faims avec des cendres et des cicatrices laissées en des temps différents.

Le douar est mort, mort comme un vivant complice à n'être jamais absent, comme l'abeille aux fruits tombés, comme le faneur derrière l'arbre de résine.

Mais d'autres douars ou villages ne sont pas défaits, sont plus grands et plus blancs de rancune courbés contre tout un versant d'avenir. Et pour contrarier leur survie, la survie de ceux qui sont debout, et vêtus et qui savent sourire, et si neufs qu'ils ne peuvent plus refermer leurs doigts aux chants d'espérance naissant et renaissant, il faudra plus d'un vieux aveugle et plus d'une armée buveuse de sang et d'alcool couleur de pus.



Alex CHAZAL

EXCEDENTAIRE

Un mort pour dix vivants
Le compte est bon
Le chiffre est excédentaire
L'orgue de triomphe et l'arc de barbarie
Ont un étrange murmure
Une étrange musique d'après terre

Mais nous
Le refus de la guerre
Les bras décrucifiés
Nous avançons pleins phares
Le long des nuits éteintes

Car
Le bonheur ne vient pas en dormant
D'autres que nous ont du temps à perdre
Nous le temps nous devons le gagner

D'ailleurs nous avons appris ainsi
Nous gagnons notre pain
Nous gagnons notre vie
Contre la mort
Nous gagnerons d'autres vies

J.-P. VOIDIES

Pierre est mort. J'apprends une autre mort
La cendre est demeurée sur la lèvre des ans
Le phosphore est glacé dans les yeux de l'espace

Pierre est mort. J'apprends une autre mort
Il était du convoi qui partit au Printemps
Le wagon roule, avec son chargement
D'ossements et d'amis qui se tuent pour la place

Pierre est mort. J'apprends une autre mort
Et de parents lointains, ou de très vieux parents

Mais que plus rien ne meure et qu'un enfant m'embrasse !

Extrait de « Ces fleurs qui ont du sang »
Henneuse, éditeur - Lyon

Gérard VOISIN

POUR ALBAN LIECHTI

Un peu de chair de soleil à midi
tes lèvres mon grand ami n'y
croyaient plus

et leur sourire coule les paroles
en fontaine

blotti entre l'oiseau et la
grille des mains

reverrons-nous sonner le carillon
bleuté des arbres

les quelques calmes miettes rouges
de liberté sur le sable

sans limite des yeux du loin
en nous résonne mon frère le
sanglot de tes mains

Paul ROSSI

LES RETARDATAIRES

*Qu'avez-vous à crier
Les soldats sont entrés
ils ont pris le vin
frappé les femmes
injuré les enfants*

*Qu'as-tu à pleurer
Ils ont interrogé
menacé suspecté
puis ils ont prétendu
qu'ils s'étaient trompés*

*Qu'as-tu à te plaindre
Quand l'Ordre Moral s'établissait
qu'as-tu fait
quand le Chef levait les bras au ciel
tu applaudissais*

*Qu'avez-vous à gémir
Les peuples délivrés
n'ont plus besoin de vos cris
les peuples enchaînés
n'ont pas besoin de vos larmes*

*Nous avons assez à faire
pour ceux qui se sont dressés
sans attendre les premiers jours
Qu'attendez-vous pour vous relever*

Pierre ZELLMAYER

TRAVELLING

*Manches trop courtes
Un mètre vingt de bras
Talons percés
Chaussures de clown*

Par trois passent les Algériens

*Quartier perdu
Murs éclatés
Rues sans lumière
Les étoiles sont très loin*

Par trois passent les Algériens

*Parfum de myrthe
Nuits enchantées
Beaux fruits sanguins
Les sens interdits*

Par trois passent les Algériens

Marcel MIGOZZI

CLASSE 60

**Jour éventré sur la paille des jours
nous te reconnaissons**

**Tu ne réchauffes plus les hommes
que l'on s'en va parquer avec les feuilles mortes
les ballots de brouillard derrière les collines
attendent que le vent dans leurs yeux les disperse**

**Nous partirons
couvrant de cendre la tendresse
émiettant notre amour sur le chemin du temps et de l'espace**

**Nous partirons
conservant les poings purs
de notre colère**

LES LIBERTES MEURENT ENSEMBLE

Encore un homme à la dérive
Il crie :
" Quel est mon crime ?
J'ai ramassé mon pain.
J'ai pleuré sous les arbres
où murissaient les condamnés
J'ai vu l'enfant pris au collet

On m'a surpris seul sur ma terre
la main vide et les yeux chargés
On m'a mis dans les fils de fer
L'aube en est déchirée,
— Vis ou meurs mais fais vite !
Je ne peux plus choisir.

Ah, toi qui me regardes
méfie-toi des chemins.
Ta terre est fondrière
Tes pavés sont crevés.
On ne choisit plus
ennemi camarade
les libertés meurent ensemble
Prends garde.
Prends peur !

Gilbert BAQUE

COUVRE-FEU

Je demande ma route.

Je demande à savoir.

Je montre à l'homme comme une preuve
Le sauf-conduit du sang versé
Le sel aride de mes larmes.

J'invoque même l'identité de mes mains nues
Avec les rides de mon visage.

Je parle haut d'une monnaie d'étoiles d'or...

Songeraï-je à prouver l'innocence du jour,
La vérité de la parole,
La ressemblance enfin comprise entre la pierre et le genêt
Entre l'eau vive et la souffrance ?

On me répond qu'il est trop tard.

Que la bête a déjà pénétré dans la ville

Et qu'il faut abdiquer.

René BLANCHARD

*Les os et les chiens
l'arbre et sa dépouille
l'ombre et l'attentat
la détente sous les doigts éternés
et la terre soulevée de son lit
par la gifle des obus charognards
à quand le divorce
le juste retour des choses ?
à quand les chiens repus
l'arbre de tous les printemps
son ombre au dormeur de midi
les doigts liés à celle qu'on aime
à quand la terre habillée pour chacun
à quand le dernier soldat étranger.*

VOICI (extraits)

J'ai dit l'Aurès au silence pesant
Tant de géolés de meurtres et de haines
Et je redis Aurès en cette nuit bretonne
où tout est sans honte et sans conscience
Car pendant le chant des amours
Quand ton sommeil se fait plus lourd
Et que tu négliges les baies du soir
La guerre zèbre le ciel
Dans un pays brisé par le marteau
où les hommes ont le ventre vide
et comptent leurs malheurs au nombre des rides.

Je parle au nom de quelques-uns
entrés dans l'illégalité
dans une Résistance amère
De quelques-uns dont la clameur
Tonne dans le maquis du Verbe
Vers eux monte la haine
Pour eux sont les menaces
Mais le balancement
des mules montagnardes
A chaque heure les conduit
Vers l'étoile tenace :
Une lumière apprivoisée.

Voici : nous avons transigé douté
Nous nous sommes absous de toute faute
Nous avons crié : « Paix, et silence aux armes ! »
à la face des maîtres et des bourreaux
(Le soir, les matraques étaient lourdes...)
Nous avons voté les lois du délire
Au matin, nous étions vides et nus
La pluie d'acier tombait livide et drue
Voici : nous sommes las d'un monde fourbe.

Ecoutez ! des Bastilles sont encore debout
— Mères et filles des révolutions —
Pourtant voici plus haut là-bas très loin
La terre où je me nomme et me connais
Les fruits seront à qui saura les prendre
A qui saura trouver l'arbre dans le cachot
Que les flancs de la route soient tendres
Aux pèlerins qui vont vers le Berger !
Détie tes muscles et bondis ! Va !

Une ville meurt à chaque horizon
D'étranges bruits nous viennent des prisons
Sur les murs s'affichent la mise à mort
Peuple résigné, peuple sans audace
Peuple pris de peur et peuple qui prie
Enfin entendras-tu la voix de cette femme
Veuve orpheline mutilée martyre
Qui dans ses rêves broie des armes enflammées
Puis expire à chaque aube en disant « liberté ! »
Voici : nous appelons un temps de berges calmes
En lançant un défi aux forces de l'orage
Voici comme une lueur dans la nuit.

Yves VECCIANI

WAR CEMETERY

Clin d'œil strident,
On a trop vite vu
Que l'arbre et le mur faisaient bon ménage.

Le petit cimetière, lui,
A couru trop vite...

Le tout petit cimetière,
La plume serrée de ses croix grises,
Au ras du sol ;

Les braises neuves de l'argile,
D'où jaillit la main verte de l'aloès.

Le petit cimetière,
Et ses vieux morts étrangers,
Souvenir ennemi.

Car les perdants du jeu grotesque,
Étaient fouillés jusqu'à l'os,
Vidés de tout leur sang,
Qu'il fût d'un pays ou d'un autre.

Les perdants,
Là, chacun sous son tas,
Et puis la vieille terre
Et nous

LA GUERRE D'ALGERIE ET LA JEUNESSE DE FRANCE

Pourquoi n'avoir pas demandé à un jeune de dire ce qu'il faut dire là-dessus ? Nous autres, les vieux, nous les voyons du dehors, ces jeunes, que l'on expédie de l'autre côté de la mer, année après année. Leur expérience est incommunicable et nous avons le sentiment que, souvent, elle ne peut s'exprimer. Ils se taisent. Ils préfèrent parler d'autre chose. Alors, c'est vrai, on les comprend. Mais que comprend-on ? Leur silence, sans doute. Mais ce qu'il y a derrière ce silence, ils demeurent seuls à le savoir.

Ils étaient trop petits au temps de la Résistance. Cela doit leur paraître une espèce de légende nostalgique où se complaisent des aînés qui n'ont pas su leur épargner cette épreuve. Nous parlons beaucoup, mais jusqu'à présent nous n'avons guère été efficaces. La guerre continue, interminablement. On s'y est installé et les gens d'ici vont et viennent à leurs affaires ou à leurs amours, comme si de rien n'était. Dans l'air où flottent les paroles allées on entend se croiser la France éternelle avec le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, tandis que, dans les mailles du quadrillage, classe après classe, les jeunes du contingent poursuivent leur besogne de geôliers d'un peuple, en attendant la quille.

Le sang coule, le leur et celui des autres. Les Etats-Majors épuisent le plus gracieux vocabulaire à baptiser leurs opérations. La jonquille et le chèvrefeuille ratissent les djebels pelés. Si la France s'obstine à ne pas comprendre, on jettera sur ses forêts et sur ses villes une brassée de fleurs bariolées et quelque peu souillées de sang. Les Européens manifestent et dressent des barricades qui se défont en apothéose. Lagailarde aussi est jeune, n'est-ce pas ? Mais un jeune député, c'est autre chose qu'un jeune soldat.

Il y a aussi des jeunes de l'autre côté. Il y en a d'autant plus qu'on nait beaucoup et qu'on meurt beaucoup parmi les Français musulmans, comme les appellent la radio d'Etat et les journaux. A moins que ce ne soient des rebelles. Comment les jeunes de France comprendraient-ils ce qui leur arrive et ce qu'ils font là-bas ? Certes les explications ne manquent pas. Ils défendent la civilisation occidentale ; ils préservent l'Algérie de tomber dans une anarchie sanglante ; ils aident les Européens à demeurer paisiblement auprès de leurs berceaux et de leurs tombes.

Tout ceci est bel et bon, mais ne couvre pas tout à fait les cris du fellah qu'on torture, la plainte des internés, le gémissement des villageois regroupés, le fracas des avions et des fusils mitrailleurs, ni le bruit mat de la balle qui couche au sol un jeune du contingent. Il n'y a pas de raison que ça finisse. On tient le pays le jour ; les autres sont les mâtres à la tombée de la nuit. C'était ainsi déjà dans le delta du Fleuve Rouge, il y a dix ans. Il est vrai que, là-bas, il n'y avait pas d'hommes du contingent, mais seulement un grand nombre d'Algériens qui apprenaient la guerre révolutionnaire en même temps que leurs officiers. On dit que la guerre nourrit la guerre. Elle l'engendre aussi.

Alors il faut en finir, et la quille n'est pas une fin pour tout le monde, car la garde montante ne cesse pas de remplacer la garde descendante, comme on chante dans « Carmen ». Voilà pourquoi, sans doute, les jeunes se taisent, et pour beaucoup d'autres raisons encore, qui leur appartiennent en propre. Ils ont été trop vite attelés à cette noria de l'histoire, qui tourne sur elle-même indéfiniment sans conduire jamais nulle part.

Leur dirai-je une parole d'espoir ? Il le faut bien, non seulement parce que c'est nécessaire, mais aussi parce que c'est vrai. Qu'ils demandent donc à ceux d'en face si leur combat ne conduit nulle part. Ils se jorgent dans le sang une âme commune et une dignité nouvelle. Sommes-nous donc une trop vieille nation pour que cela ne nous soit plus possible ? Je n'en crois rien, mais il faut radicalement changer de route et sur qui compterions-nous, sinon justement sur les jeunes, sur cette jeunesse de plus en plus nombreuse qui monte derrière nous et qui nous pousse dans le dos ?

Il faut enfin qu'ils se redressent et qu'ils parlent, les jeunes qui reviennent de là-bas ; qu'ils cessent de se sentir coupables d'un péché auquel ils ont peut-être participé, mais dont ils sont certainement moins responsables que ceux, plus âgés, qui ont réussi à ne pas se salir les mains et à ne prononcer que des paroles bien propres et parfaitement avouables : « Dès 1955, j'affirmais que... Je n'ai jamais cessé de dire, ou même de proclamer... J'ai protesté... Je n'ai jamais admis... Je me suis dressé... etc. ».

Où en serions-nous donc, grands dieux, si vous n'aviez pas fait tout cela ? On avait failli l'oublier parce que toutes ces paroles n'ont abouti à rien de tangible. Ce n'est pas que la situation n'ait évolué, qu'elle n'évolue avec une lenteur désespérante, mais toujours dans le même sens. Il se passe quelque chose en Algérie, et les jeunes y participent à contre-courant, mais ils y participent tout de même. On y assiste à la douloureuse naissance d'un peuple libre, et d'un peuple qui, malgré tout le sang versé, malgré toutes les injustices, peut être l'ami du nôtre, doit être l'ami du nôtre et, certainement, le veut. Voilà ce que certains s'obstinent à ne pas comprendre, mais ce que les jeunes ont senti dans la solitude dangereuse des djebels.

La jeunesse de France et celle d'Algérie, la jeunesse du monde entier, elles ont un travail exaltant à faire ensemble. Saint Just disait autrefois du bonheur qu'il était un mot nouveau en Europe. Il était encore nouveau, n'est-ce pas ? dans l'Europe d'il y a vingt ans, à l'époque de votre naissance. Il demeure terriblement nouveau dans le monde d'aujourd'hui. Une juste fin de la guerre d'Algérie le rendrait sans doute plus familier. Voilà du travail pour les jeunes. C'est du moins celui que je leur propose.

LA PREUVE PAR LA CULTURE

Quand on réfléchit sur la culture algérienne, ce qui frappe, c'est le silence de la période française dans son histoire.

Pendant plus d'un siècle, tout s'est passé comme si, à part des vestiges romains, l'Algérie n'avait pas de culture. Du moins, on ne nous en parlait jamais. (Même après 1945 on ricana quand un écrivain algérien prétendit parler de son ancêtre Jugurtha.) Quelques savants, probes et modestes, ont dû travailler sur la culture algérienne, mais leurs travaux n'arrivaient pas jusqu'à la notoriété nationale qui aurait témoigné l'intérêt culturel de la France cultivée pour l'Algérie. Premier silence. Les travaux sur l'Algérie, ceux de Jacques Berque, de Germaine Tillion, d'Andrée Michel, d'Hélène Balfet, de Bourdieu ne commencent à trouver cette notoriété qu'après 1945, après que la conscience algérienne a commencé de poser le problème algérien.

Pendant cent trente ans, les écrivains français ne parlent pas volontiers de l'Algérie, c'est un autre fait. La réalité algérienne n'apparaît pas à travers la littérature française, après Delacroix et Fromentin, sauf avec des ouvrages marginaux, de second plan, comme *Les Mesquines* de Charles Boussinot, *La sueur du burnous* de Vigné d'Octon. Pourtant nos écrivains connaissent l'Afrique du Nord, la visitent en touristes (Gide) ou comme invités des gouverneurs et des résidents généraux (Jérôme et Jean Tharaud). Pourtant l'exotisme islamique et l'exotisme arabe, et même le colonialisme et ses problèmes, les attirent. Ils en parlent volontiers quand c'est à propos de l'Égypte, par exemple, qui n'est pas colonie française, — jamais à propos de l'Algérie. Deuxième silence.

(La littérature française est pleine d'ouvrages sur l'Égypte. Se sent-elle plus à l'aise pour critiquer les excès du colonialisme, quand ils sont anglais : par anglophobie, pour sous-entendre que de tels excès, ou simplement de tels faits ne sont pas le fait de la France ? C'est le cas pour le Pierre Loti de *La mort de Philæ* ; le cas du Louis Bertrand qui va méditer son *Mirage oriental* et *Devant l'Islam au Caire* ; le cas de Roland Dorgelès, avec *Partir* et *La caravane sans chameaux* ; de Carco, dans *Palace-Egypte* ; de Myriam Harry, dans *La vallée des rois* ; de Pierre Frondale, dans *L'Eau du Nil* ; et même de Maurice Dekobra, dans ce vieux best-seller de la stupidité, *La gondole aux chimères*. Les thèmes qui sont tabous quand il s'agit de l'Afrique du Nord française trouvent des éditeurs quand ils ne sont pas posés dans le contexte de la colonisation française : le lumpen-prolétariat méditerranéen, par Panaït Istrati, dans *Pêcheur d'éponges et Méditerranée* ; l'éveil ou le réveil des bourgeois musulmans « nationalistes », par François Bonjean, dans *Mansour. El Azhar, Cheikh Abdou l'Égyptien* ; l'éveil révolutionnaire des paysannats et même des prolétariats coloniaux, par Elfan J. Finbert, dans *Le batelier du Nil*, et dans *Hussein*).

Cette fuite de la littérature française (ou de l'édition française ou du « public » cultivé français) devant les réalités algériennes s'exprime aussi par l'absence d'écrivains français d'Algérie, nourris de cette réalité, capables de l'exprimer plus ou moins fidèlement, capables de lui trouver un public, — et ceci jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Ce n'est pas diminuer Camus de dire qu'il n'est Algérien que par son acte de naissance, et quelques extérieurs de Noce à Tipasa, ou de La peste et L'étranger. Robès, Jules Roy, Camus lui-même ne conquièrent la possibilité de parler de l'Algérie qu'après que le peuple algérien ait conquis le droit de revendiquer sa propre existence. Troisième, et quatrième silences : car, jusqu'à la même date on constate une absence douloureuse d'écrivains algériens d'expression française, — chez nous qui sommes si fiers de nos Belges, de nos Suisses, de nos Canadiens, de nos Dominicains d'expression française. L'exception, sans doute unique, est Amrouche. Mohamed Dib, Henri Kréa, Kateb Yacine, Mohamed Lacheraf, ou Malek Haddad, et beaucoup d'autres, n'existent sans doute aujourd'hui comme écrivains ayant conquis le droit à l'édition, d'abord (et chez des éditeurs ouverts et progressistes, ayant conscience des problèmes nouveaux), puis le droit au public, ensuite, que parce que depuis 1945, ces droits se sont trouvés comme conquis par l'ébranlement de tout le peuple algérien. Le recul, inconscient souvent, de la culture française devant l'Algérie et ses problèmes avait une signification claire. L'apparition, — ou la réapparition au grand jour de la culture française, — d'écrivains, de poètes, de dramaturges algériens a une signification claire aussi.

N° 13 — Fin Janvier

Quelques Poètes présents de la Russie Soviétique

Ce numéro comprendra en outre des poèmes d'Andrée Barret, Guy Bellay, Gabriel Cousin, Henri Deluy, Charles Dobzynski, Pierre Della Faille, G.-L. Godeau, Jo Guglielmi, François Kerel, André Libérati, Jean Malrieu, Jacques Roubaud, Oliven Sten, d'autres encore...

LE CINEMA FRANÇAIS FACE AU PROBLEME ALGERIEN

« On aurait presque envie d'écrire que la France, calfeutrée et satisfaite à le jeune cinéma qu'elle mérite », s'exprime Raymond Borde dans son étude sur le cinéma actuel. On comprend que la bourgeoisie « calfeutrée et satisfaite » se refuse à ouvrir les yeux ; plutôt, elle se fait un devoir de fermer ceux du public, en lui versant à profusion des « Rues des Prairies », « Le baron de l'écluse » et autres « Vieux de la vieille » ! Remède lénifiant qui évite les questions embarrassantes que l'on pourrait se poser ; mais alors, il faudrait que les nouvelles forces du cinéma, à l'image du roman et de la poésie, luttent pour donner une vue objective et critique des réalités françaises. Or, c'est le contraire qui se produit : notre cinéma est en « non-situation ». N'est-il pas effrayant de constater le mutisme, presque total, du cinéma français face à la guerre d'Algérie. Le problème algérien est le centre nerveux de la vie de notre pays ; il serait nécessaire que le cinéma traite de la guerre d'Algérie ; art des masses, il doit être le remède de première nécessité pour guérir psychoses et névroses.

Pourquoi ce silence ?

La profession du cinéma, comme l'Assemblée des députés, n'est pas représentative de l'opinion française. Les anciens sont, pour la plupart, sclérosés par des années de courbettes devant les producteurs, et les jeunes, sous le couvert d'une publicité qui les qualifie de « révolutionnaires », sont, en fait, tout à la dévotion de cette France calfeutrée. Leurs films regorgent de mondanités, de problèmes de pseudo-intellectuels qui s'ennuient, d'érotisme froid ou de misogynie effective. La nouvelle vague ne remue que de l'eau sale. Il reste cependant une fraction, celle qu'on appelle : « Le cinéma de gauche ». Cette fraction cherche à lutter ; mais que peuvent faire les Resnais, Franju, Vadim, Kast et autres Fabiani, Bonnardot, Daquin, Rouch, Paviot, etc... ? Il n'est jamais inutile de citer le mot d'un écrivain, qui depuis... « ... Et par ailleurs, le cinéma est une industrie ». Les producteurs, dominant par leur argent le milieu cinématographique, subissant les influences du régime, sont liés à ces hauts milieux financiers et industriels et participent, eux aussi, au renouveau. Les avantages substantiels qu'ils en retirent leur font rejeter tout scénario qui pourrait être « tendancieux ». Exemple : Raoul Levy qui a produit « Babette », à la gloire du gaullisme. Il reste alors à nos réalisateurs courageux la ressource de s'adresser à des producteurs qui sympathisent avec leurs idées. Ceux-ci sont peu nombreux, pour la plupart moins fortunés que les protégés du Gouvernement. Mais ils ne pourront aider les metteurs en scènes, la censure se chargeant de décourager leur initiative. Le film étant interdit et saisi, le producteur de gauche perdra tout son argent investi (la plupart du temps une bonne partie de sa fortune personnelle), et cela n'aura servi à rien puisque le film dormira dans les archives poussiéreuses du Ministère de l'Intérieur. Le public saura seulement qu'un film sur l'Algérie

a été saisi. Cela fera quelques bruits au départ, puis on n'en parlera plus (le cas se produit actuellement, pour le film de J.-O. Bonnardot, « Moranbong », film sur la guerre de Corée, qui a été saisi). Si le réalisateur a choisi le producteur normal, en espérant glisser quelques allusions dans le dialogue, dans le montage, la censure veille pour l'en empêcher. Il existe, en effet, depuis peu, une commission de pré-censure, instituée grâce aux suggestions de la « Centrale Catholique du Cinéma », qui exerce un contrôle rigoureux sur tous les travaux du film ; chaque plan peut être examiné. On comprend alors que tous les réalisateurs dont nous venons de citer le nom, tourment des films qui n'ont plus grand rapport avec l'Algérie ! D'autre part, si seules des sanctions financières les menacent à l'heure actuelle, il se pourrait que le Gouvernement écoute les suggestions de députés fascistes qui demandent, eux, des sanctions pénales.

On pourrait penser, après ce noir tableau, digne d'un cinéma franquiste, que le Gouvernement profite de tous ces avantages pour commander des œuvres vantant les bienfaits de la « pacification », exaltant la « vocation civilisatrice » de la France, rempart de l'Occident. Il n'en est rien. Le Gouvernement a, sans doute, trop mauvaise conscience et préfère se taire. On relève seulement le « Sergent X » de B. Borderie, à la gloire du para, et un documentaire de J. Dupont sur le Sahara, très « Algérie Française ». Il existe, malgré tout, quelques films qui s'opposent aux mensonges, malheureusement ce sont des courts-métrages, peu vus ou mal vus par le public. Je pense en particulier, par opposition au film de Dupont, à « La fin du désert », de Mennegez. Traitant le même sujet, Mennegez préfère exalter l'homme qui, consciemment ou non, œuvre pour le futur de la Nation Algérienne. Mais je pense surtout au film d'Ado Kyrou, « Parfois le dimanche », œuvre qui montre le drame de la jeunesse, séparée, tourmentée, pour aller faire une guerre « imbécile et sans issue ». Ce dialogue entre Betty Schneider et Jacques Charbi en dit long sur les intentions de Kyrou : « — Dans deux mois je pars au service. — Ça dure longtemps ? — Deux ans et demi — Mais... tu reviendras ? — Peut-être, on y reste souvent... » L'expression guerre d'Algérie n'est jamais prononcée, mais on sent bien que, même sous-entendue, elle en est la clef de voûte. On se demande comment la censure a pu laisser sortir ce film. Elle a réparé, depuis, cette erreur, en faisant retirer le film du circuit commercial ; motif : ne plaît pas au public ! Le reste se limite à des allusions non perméables à tous. Ainsi « La Récréation », de Paul Carpita comporte bien une attaque contre la guerre d'Algérie, au-delà des souvenirs d'enfance, on sent très bien que ce camarade mort ne peut que l'avoir été dans les djebels. Il a fallu J.-L. Godard, auteur du film pré-fasciste « A bout de souffle », pour qu'un long métrage sur le problème algérien soit effectué — il est vrai qu'il a été réalisé grâce à des capitaux suisses — « Le petit soldat » a été immédiatement interdit par le Gouvernement français, bien que l'auteur n'eût pas caché ses intentions : c'est l'histoire d'un militant d'extrême droite, chargé de tuer un journaliste sympathisant du F.L.N. ; il est pris par les Algé-

riens et torturé (pendant un quart d'heure sur l'écran) et Godard ajoute : « ...D'ailleurs on dit dans le film que les Français font de même... » (1). Comme dit la revue « Positif » c'est une singulière équité, l'histoire du pâté d'alouette et de cheval. Le cheval, c'est le quart d'heure de torture par le F.L.N., l'alouette, c'est la réplique sur les Français. L'interdiction complète du film met donc en lumière la peur du Gouvernement de voir le public engager une discussion sur ce film, car il y aurait beaucoup à dire sur la bassesse de son auteur qui a déclaré : « ...La torture, c'est abominable, mais je me suis rendu compte que c'est compréhensible, surtout la torture moderne.. » (2).

Mais si le circuit commercial est un terrain interdit à la liberté d'expression, pour l'instant tout au moins, il reste un autre domaine peu exploité, le circuit non-commercial. Une expérience, à ma connaissance, a été tentée : celle du groupe Jean Vigo de Noisy-le-Sec, (3) ce groupe de jeunes cinéastes a produit par ses propres moyens et par des souscriptions, un moyen-métrage intitulé « 58 2/b », traitant des problèmes qui se posent à un démobilisé d'Algérie, n'arrivant plus à se réintégrer dans la vie normale, marqué à jamais par les massacres qu'il a vu commettre sous ses yeux, et par la mort de son meilleur copain. Ce film est passé dans les syndicats, les associations de jeunes et circule dans toute la France.

Voilà, je crois, une solution de première urgence pour le cinéma. Il faut promouvoir et développer ce mouvement. Les syndicats, les partis et les associations de gauche doivent faire des collectes afin que des jeunes cinéastes — il y en a une bonne trentaine qui n'attendent que ça — puissent continuer l'effort entrepris par ce groupe. Le public ? Il serait celui d'un quartier invité gratuitement sur l'initiative du Parti Communiste, du Parti Socialiste Unifié ; il serait celui des réunions organisées par le Mouvement de la Paix, les mouvements de jeunes et les associations d'étudiants. Il y a donc là un immense terrain à défricher, en attendant qu'une véritable démocratie redonne le jour au cinéma français. Ne serait-il pas beau que la collaboration d'un J. Rouch ou d'un autre, peu importe, avec le peuple français, donne un « Moi, un Algérien ! »

Henri DUMOLLIE.

(1 et 2) Déclarations de J.-L. Godard à Michèle Manceaux. « Express » du 6 juin.

(3) Signalons toutefois que deux jeunes amateurs viennent de présenter au cinquième concours de l'U.F.O.L.E.I.S., deux films sur la Guerre d'Algérie. Il s'agit de « Exquis Lilas », de Jean Flouest, et de « Secteur Postal 89-098 », de Philippe Durand. Souhaitons-leur bonne chance.

COLLECTION "ALLUVIONS"

Dans le cadre de nos numéros spéciaux, nous publions une collection poétique : "Alluvions". Nous sortons les recueils acceptés à des prix d'imprimeur.

PARUS

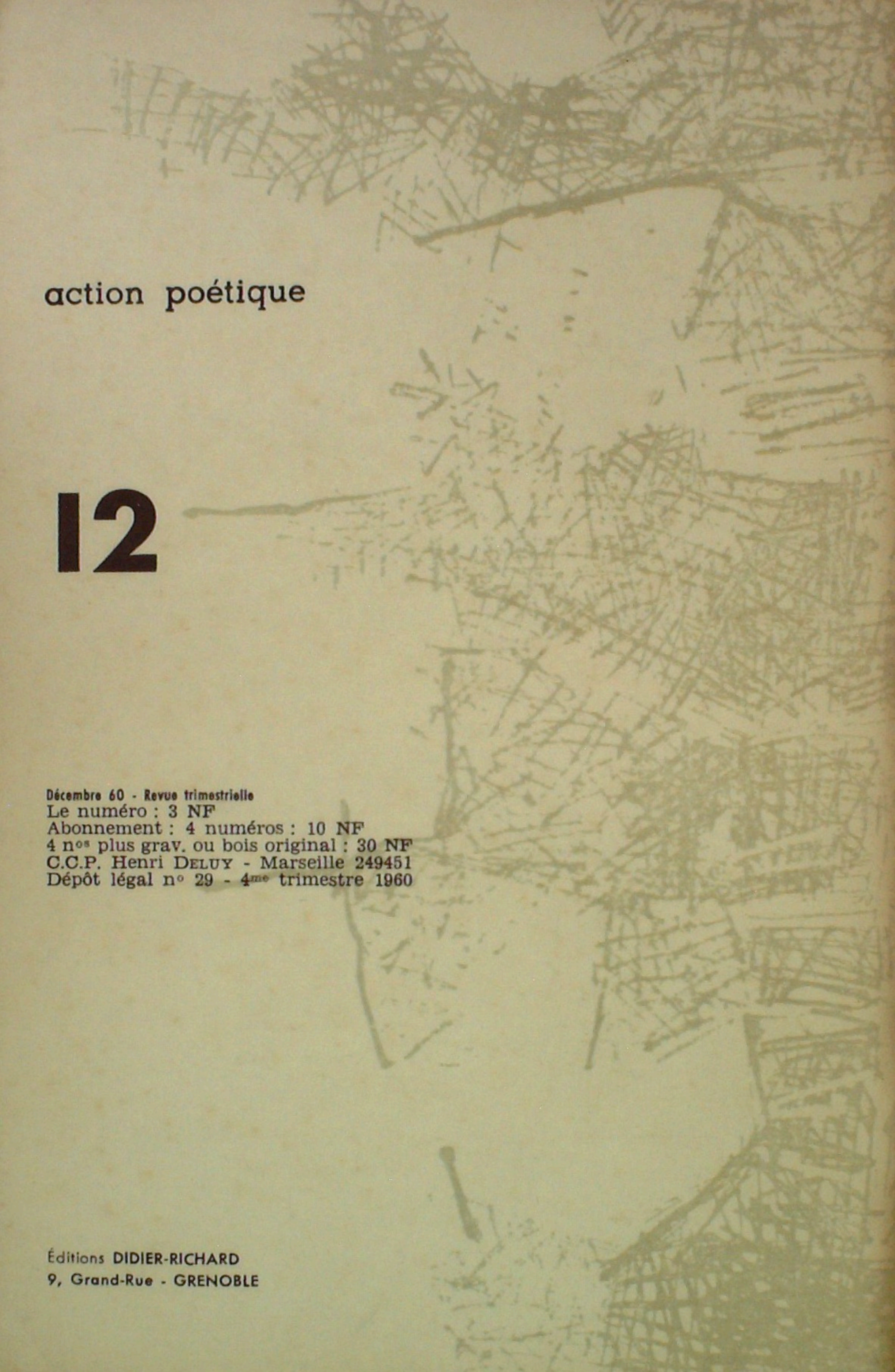
Nécessité vertu (épuisé)	Henri DELUY
Ville ouverte (épuisé)	JO GUGLIELMI
Parcours possible	Alex CHAZAL
Poèmes	Jacques ROUET
Le Bois et la Cendre (épuisé)	Lionel RICHARD
L'irréductible diamant	Gabriel CELAYA

CORRESPONDANTS

Cette liste est encore incomplète. Nous l'enrichirons à la réception des réponses, des accords de nos amis et des propositions que nous recevrons.

Alban Bertero - Cité E. Dubois, H 8, Esc. 37, Pte 688 - Aubervilliers
Alain Lance - 28, rue de l'Arbalète - Paris (5°).
Alex Chazal - Groupe Scolaire du Méans - St-Etienne (Loire).
Andrée Barret - Vizille (Isère).
André Laude - Paris.
Colette Aubien (M^{me} Lasfargues), - Paris.
Franck Venaille - Paris.
G.-L. Godeau - Niort (Deux-Sèvres).
Gérard Guillot - 54, route de la Sauvegarde - Ecully (Rhône).
Georges Falgayrac - Bournazel par Cordes - (Tarn).
Gilbert Baqué - 2, Ch. Salinié - Lardenne - Toulouse (H-G.)
Guy Bellay - (Loire-Atlantique).
I.-P. Voldies - Caen (Calvados).
Jacques Leclerc - Antony (Seine).
Jean Locardi - Morlaix (Finistère)
Jean Ferret - Grenoble (Isère).
Jo Vareille - Lyon (Rhône).
Lionel Richard - Ch. 126 - P. E. Rés. Univ. - Antony (Seine).
Marc Braet - 11, Sparrenstraat - St-Kruis - Brugge (Belgique).
Marie Chevallier - Palaiseau (Seine).
Marcel Migozzi - Le Canet-des-Maures (Var).
Michelle Loi - Aubervilliers (Seine).
Michel Ronchin - Lille (Nord).
Michel Buton - 5, rue Courteline - Tours - ((Indre-et-Loire.)).
Paul Bossi - 1 bis, rue Jeanne-d'Arc - Nantes (L.-A.).
Pierre Philibert - Saint-Etienne (Loire).
Praxedès Urrutia - R. Valledor 3935 - Chili.
Yves Heurté - Clerf (Haute-Garonne).

Gérant responsable : Henri DELUY
21, boulevard Gariel - Marseille (4°)



action poétique

12

Décembre 60 - Revue trimestrielle

Le numéro : 3 NF

Abonnement : 4 numéros : 10 NF

4 n^{os} plus grav. ou bois original : 30 NF

C.C.P. Henri DELUY - Marseille 249451

Dépôt légal n^o 29 - 4^{me} trimestre 1960

Éditions DIDIER-RICHARD
9, Grand-Rue - GRENOBLE